

Introduction

Denis BLAMONT et Pierre GONDARD

La méthodologie des recherches pluridisciplinaires en montagne dans les régions inter et subtropicales a-t-elle une spécificité qui justifierait la rencontre de chercheurs dans les secteurs andins et himalayens ? La recherche de cette spécificité, qui ne peut apparaître qu'à la suite de la confrontation des résultats des recherches dans ces milieux et des méthodes utilisées pour les obtenir, doit donc commencer par l'étude de la spécificité du fait montagnard dans les régions considérées tel qu'il nous apparaît *a posteriori*.

Les recherches déjà menées ailleurs, les rencontres qui ont préparé ce séminaire et la lecture des contributions présentées amènent à penser que cette spécificité pourrait être recherchée d'une part dans l'importance de l'influence des contraintes naturelles sur le fonctionnement des systèmes sociaux et du rôle des sociétés sur l'évolution constante et rapide des milieux qui fait que moins encore que dans d'autres régions les disciplines peuvent se passer les unes des autres ; d'autre part dans l'imbrication des échelles des variations, dans le temps et dans l'espace, de milieux et de sociétés particulièrement diversifiés. De ceci semble découler que, plus qu'ailleurs, les différentes activités de recherche, tout en faisant très largement appel aux autres disciplines, ont quelques difficultés à trouver un lieu de rencontre qui permettrait l'échange et l'utilisation des connaissances.

I. LA DIVERSITÉ MONTAGNARDE

1. La diversité des milieux

Elle est bien évidemment due en premier lieu aux gradients altitudinaux qui entraînent l'étagement des formations végétales mais aussi des types de cultures «paraclimaciques» depuis les cultures à très court cycle végétatif (trois cultures par an sont possibles dans les milieux tropicaux et subtropicaux) jusqu'aux cultures dont le cycle dépasse l'année (jusqu'à treize mois dans les étages les plus élevés).

A ceci s'ajoutent

- les variations dues aux pentes et aux substrats, à la nature des sols ;
- les effets de l'exposition, à l'échelle locale mais aussi à l'échelle régionale : le versant Est des Andes est toujours humide, le versant Ouest est sec au Sud et humide au Nord, alors que dans l'Himalaya, le versant

Nord est toujours sec tandis que le versant Sud, très humide à l'Est devient de plus en plus sec vers l'Ouest ;
 • et enfin, à l'échelle régionale, les effets de la situation dans l'Himalaya, par exemple, les limites altitudinales des cultures croissent vers l'intérieur du massif alors que les limites des rotations et des associations de culture changent peu (la luminosité augmente alors que les températures sont plus fraîches).

La multiplicité des milieux entraîne la nécessité d'un très grand nombre de mesures et de stations d'étude et les multiples axes de variations rendent les extrapolations hasardeuses mais nécessaires. Dans l'analyse des milieux naturels, on procède le plus souvent par utilisation d'indicateurs : la présence de chênes de telle essence sera par exemple la marque de certains régimes thermique, pluviométrique, hygrométrique... Soulignons cependant que cette utilisation est dangereuse dès qu'on tente de l'étendre aux activités humaines. Les limites altitudinales de cultures ou des rotations, par exemple, ne peuvent être considérées comme des indicateurs du milieu physique. En revanche, l'utilisation conjointe de données précises sur le milieu et de ces limites permet d'élaborer des indicateurs de la nature des systèmes agro-pastoraux et de la pression démographique et de ses effets, les milieux montagnards étant des milieux à potentialités rapidement décroissantes dans une direction constante. Ce dernier trait rend par ailleurs illusoire leur comparaison avec des milieux de plaine : si les différences entre les sols introduisent aussi dans ces derniers de la diversité dans les systèmes de mise en valeur on n'y rencontre cependant pas la même uniformité du sens principal des variations.

2. La diversité des sociétés

Cette diversité n'est pas de même nature dans les Andes et l'Himalaya. Dans les Andes, elle est plutôt à rechercher dans les structures foncières (et leurs relations certaines avec les types de population), alors que dans l'Himalaya, elle est à rechercher dans les origines ethniques et les structures des systèmes sociaux et de mise en valeur de l'espace.

De nouveau, on ne saurait trouver de constantes dans les répartitions : dans les Andes, hormis les fonds de vallée qui sont le plus souvent occupés par les haciendas, la répartition entre micro-fundia et lati-fundia est plutôt fonction de la pente que de l'altitude. En Himalaya, si, à l'échelle régionale, on peut bien parler d'une répartition altitudinale des populations (Indo-Aryens, Tibéto-Birmans, Tibétains), cette répartition n'est plus aussi claire à l'échelle locale : certains versants sont occupés par une seule ethnie, d'autres par des ethnies réparties selon l'altitude, d'autres par des ethnies dont la répartition traduit l'ordre d'arrivée puis des relations de pouvoir (politique et économique). Dans ce dernier cas, l'amplitude des versants et la nature des sols et des pentes sont alors déterminantes.

3. Les sociétés et leurs milieux

a) Les échelles d'étude

La nécessité pour chacune des disciplines de travailler à plusieurs échelles n'est pas plus caractéristique des milieux et sociétés montagnardes que le fait que ces disciplines ne choisissent pas les mêmes espaces d'étude ou échelles principales de travail. En revanche, sont bien spécifiques :

- la très grande quantité et la fréquente dispersion spatiale des milieux utilisés par une même société montagnarde (les distances qui séparent les différents champs de certaines sociétés andines en «archipel» ou les pâturages d'altitude et les territoires cultivés de sociétés himalayennes sont souvent de l'ordre de la semaine de marche),
- la nécessité de nombreux contacts de complémentarité entre des sociétés plus ou moins distantes exploitant des milieux différents,
- l'importance de relations sociales dépassant très largement le cadre des relations d'échange de biens et de services qui règlent les activités de production.

Les échelles d'études en sont multipliées ainsi que les difficultés de déterminer les espaces de référence pour une étude pluridisciplinaire : ceci est particulièrement visible dans les milieux des «Collines» népalaises du Mahabarat où les limites des espaces naturels, individuels, collectifs ou villageois, sociaux ou productifs coïncident d'autant moins que certains de ces espaces sont «éclatés».

b) Les formes géométriques des variations

Sans que cela soit spécifique de la montagne ou de la société indo-aryenne, «le territoire (d'un groupe social) se définit davantage par son centre [...] que par des frontières excluant les espaces alentours» (Ramirez) et son étude peut se faire en termes de centre et de périphérie : ainsi «le découpage en lieux-dits [...] s'affine [...] au fur et à mesure que l'on s'approche de la demeure de l'intéressé ou encore d'un espace qu'il utilise» (Lecomte). En revanche, les changements dans les milieux montagnards mais aussi dans les formes de mise en valeur qui en dépendent très étroitement se font de manière principalement linéaire par «étages» ou «en échelle» bien qu'à l'intérieur d'un étage on puisse souvent percevoir des variations en auréoles comme, par exemple, le degré d'intensification des cultures ou la dégradation anthropique des milieux forestiers, de moins en moins importants au fur et à mesure que les distances aux lieux habités augmentent : le maillage humain vient se superposer au maillage naturel.

II. LE PAYSAGE

Ainsi, la multiplicité des déterminants des sociétés et des systèmes de production montagnards et de leurs imbrications les fait apparaître comme des puzzles dont les motifs représentés et les couleurs ou les formes des pièces sont utilisés tour à tour pour leur montage. On est alors amené à rechercher le lieu où les différentes disciplines peuvent se rencontrer et s'interroger mutuellement afin de faire progresser leurs propres connaissances.

Puisque, «en intégrant l'élément spatial dans l'analyse des rapports sociaux, la notion d'espace social reste un instrument privilégié dans l'étude des établissements humains et pose le problème de leurs relations avec l'environnement géographique» (Toffin), peut-on envisager que le paysage soit le lieu de rencontre des différentes disciplines, que les cartes à différentes échelles, passant d'un paysage vu à un paysage construit au fur et à mesure que les échelles se font plus petites, en soient l'outil et l'élaboration, à partir d'indicateurs pluri-thématiques, d'une composition du paysage en soit acceptée comme une problématique pertinente ?

1. Les indicateurs

«Un indicateur est une information dont la présence permet de déduire une série d'autres informations qui lui sont liées» (Houdard). L'élaboration d'une «batterie d'indicateurs» par des chercheurs himalayens de plusieurs disciplines (agronomes, ethnologues, géographes régionalistes, géomorphologues), sans rendre compte de la totalité des connaissances acquises par chacun ni de leurs méthodologies propres, a permis d'amorcer une démarche de «diagnostic» de fonctionnement des systèmes agraires où chacun peut trouver les informations fournies par les autres disciplines et nécessaires à l'élaboration de son propre discours.

2. La carte

«Ce détour par l'observation de la forme, l'attention aux contenant pour mieux saisir le contenu et son identification au moyen d'indicateurs pluri-thématiques favorisent la rencontre pluridisciplinaire puisque chacun reconnaîtra dans la variation latérale du paysage les variations locales des caractères de son propre objet de recherche» (Gondard). La représentation visuelle de la perception des milieux et des sociétés permet d'ordonner le chaos que perçoivent certains (Fauroux) et de rendre compte des localisations respectives des différents éléments des systèmes (paysagiques, sociaux, de production...) dont on vient de voir l'importance dans la structuration des paysages de montagne. La carte, comme le schéma ou le modèle, permet également d'échapper à la dimension unique du discours qui oblige à ordonner la présentation des paysages en des enchaînements souvent, à tort, linéaires et d'ordre causal. Elle permet enfin de faire apparaître les différentes délimitations des espaces élaborés par les disciplines, de voir

les intersections de ces espaces ou/et leurs imbrications, faisant apparaître ainsi des éléments d'explication de la structure des systèmes.

Deux démarches sont possibles dans l'élaboration de ces cartes. L'une, procédant de l'analyse de photographie aérienne, détermine des limites d'aires homogènes qu'il s'agit ensuite de caractériser : elle identifie tout d'abord un contenant sur le document et en définit le contenu sur le terrain. Sa pertinence est apparue lorsque, dans les Andes, des agronomes ont pu reconnaître dans une carte élaborée par P. Gondard les limites des unités de leurs propres analyses.

Plus caractéristique d'une certaine approche par la télédétection, la deuxième démarche, ayant déterminé sur le terrain l'objet à cartographier (un contenu), cherche à cartographier ses limites (le contenant) à l'aide de l'analyse d'une image. «Elle demande cependant une [...] grande précision dans la collecte de la réalité de terrain» (Blamont & Mering) et ne se conçoit que dans un milieu déjà au moins partiellement connu par les observateurs : présentant *a priori* un plus grand degré d'abstraction, elle nécessite davantage encore que la première démarche un travail commun sur les taxonomies dont les catégories doivent être homogènes d'une région à l'autre pour un même thème mais aussi permettre l'utilisation des documents par des thématiques différentes.

Par le biais de la toponymie la carte permet également de faire apparaître la perception de leur milieu par les populations mais non, toutefois, celle des fonctionnements de leurs sociétés et systèmes de production. De manière plus générale, comme l'a soutenu Marc Augé, «tout [...] n'est pas lisible dans l'espace et le social ne peut pas toujours être réduit à une expression géographique» (Toffin), pas plus, d'ailleurs, que l'ensemble des pratiques de mise en valeur des milieux.

III. L'ÉTUDE DES RELATIONS HOMME-MILIEU : L'ADAPTATION

Nombre d'analyses tournent autour de la question de l'adaptation de l'homme et de ses pratiques à son environnement. Très souvent, il ne s'agit que d'un argumentaire superficiel fondé soit sur des idées reçues qu'on ne pense pas à remettre en question — ainsi de «la vision fort répandue d'un «idéal andin» égalitaire ou «autarcique» où il conviendrait de faire la part de ce qui relève du mythe ou de la réalité (Sebille), soit sur un *a priori* destiné à servir de base de lancement à un exposé : suivant son point de vue ou ce que l'on souhaite démontrer on conclura à l'adaptation ou à son contraire.

Pour un ethnologue, par exemple, la tentation est grande de conclure à une «méticuleuse adaptation» à partir de la très étroite relation entre «la délicatesse des rouages» du système social de l'équateur andin, «la lente élaboration de techniques culturelles» et la «prégnance des contraintes natu-

relles» sur «l'organisation sociale» (Fauroux). En revanche des géomorphologues, qui constatent qu'«en Equateur 50% de la surface du pays sont affectés par l'érosion», en concluent que «l'homme s'est mal adapté à son milieu» (De Noni & Viennot). Si «étudier l'équilibre entre une population et son milieu naturel revient à analyser la pression exacte de la population sur ce milieu, en terme de besoin ou de demande, et la capacité de ce milieu à satisfaire cette demande en terme d'offre» (Wiart), une analyse de l'adaptation ne peut négliger que :

- Les milieux étant très diversifiés, l'adaptation ne peut souvent pas être constatée au niveau global et «une plus grande précision (est) obtenue en décomposant le bilan global en bilans sectoriels» (Wiart), certains secteurs pouvant être, à un moment donné, «surexploités» d'autres gérés de manière à «satisfaire» les observateurs : «on peut envisager les activités humaines comme des choix stratégiques pour utiliser plus ou moins intensivement les ressources du milieu, employer la main d'oeuvre des enfants, des vieux, des femmes enceintes ou allaitantes, et mettre en commun ou échanger la force de travail entre familles ou communautés voisines» (Panter-Brick) ;

- Les systèmes de production montagnards sont, plus que tout autres, des systèmes en constante mutation vivant d'ajustements aux conditions changeantes de l'état du milieu, de la démographie, des techniques de mise en valeur et des objectifs de la société et des individus qui la composent : «selon l'abondance et la variété des ressources, nous assistons à une diversité de processus de production, qui doivent s'adapter aux changements et à l'évolution des milieux naturels» (Redaud) et «il est donc nécessaire ici peut-être plus qu'ailleurs de connaître l'histoire et la dynamique des systèmes productifs» (Sebill) car «les Sociétés Rurales de Haute Montagne subissent moins que les autres les effets de l'acculturation. Elles tendent donc souvent à élaborer elles-mêmes les solutions qu'imposent les exigences, parfois changeantes, de leur environnement. Il serait déterminant de connaître la succession des solutions ainsi trouvées, et de les rapprocher, par exemple de ce que l'on sait des variations subies par le milieu» (Fauroux) : les mécanismes ne peuvent être saisis que dans le temps et à condition de prendre en considération les différences de vitesse dans les évolutions des différents éléments des systèmes ;

- L'étude du fonctionnement des sociétés andines et himalayennes et des relations homme-milieu ne peut être strictement «économique» c'est à dire n'établir que des bilans de l'ordre production-prélèvements ; il s'agit davantage de «définir la nature des principales limites observées dans le paysage et d'examiner leur mode d'utilisation par les populations...» par la prise en compte des «éléments de topographie, de géomorphologie dynamique, de climatologie, de pédogénèse, de végétation, de l'action anthropique, de l'utilisation du sol, de la dynamique érosive, des périodes de fragilité, enfin (de) leurs contraintes et (de) leurs atouts pour l'homme» (Smadja) ;

- Si les conclusions sur l'adaptation de l'homme à son milieu ne peuvent être globales, les bilans partiels (par discipline ou par secteur) ne sauraient non plus être séparés de l'ensemble des activités de ces sociétés et s'«il est urgent d'établir ce qui dans les performances actuelles de l'utilisation des ressources relève des limitations réellement dues au milieu physique ou à d'autres facteurs liés à ce que les producteurs ou l'ensemble de la société est apte ou veut bien accorder, en fonction de ses objectifs, à l'agriculture» (Sebill), c'est bien parce que rien n'est compréhensible sans référence au tout.

Ainsi, que ce soit dans le temps ou dans l'espace, il est nécessaire de raisonner en termes d'échelles différentielles et la question n'est pas tant de savoir si dans un instant «t» donné une société dans son ensemble est adaptée au milieu montagnard et à son maintien en l'état que de connaître les potentialités des milieux qu'elle utilise et le bilan de ces utilisations, et de savoir si elle peut élaborer suffisamment rapidement des mécanismes d'adaptation (technique ou sociale) à l'évolution des structures, des systèmes de production qui dépend à la fois des modalités de l'exploitation des milieux et de l'évolution des structures des sociétés. Pour ce faire, il est nécessaire de pouvoir évaluer au niveau des systèmes de production «les capacités de charge» des milieux, or, et peut-être faut-il y voir la cause des estimations contradictoires de l'«adaptation» dont nous parlions plus haut, il ne semble pas exister actuellement de méthodes permettant de mesurer ces capacités de charge dès qu'on ne se contente plus de mesurer le bilan production-prélèvement de biomasse «naturelle» mais qu'on veut passer à une étude plus globale. Cette difficulté est sans doute à l'origine des inquiétudes qui viennent souvent de la constatation de l'insuffisance des conclusions hâtives d'études préalables à des «programmes de développement» dont «les résultats des travaux menés [...] sont difficilement utilisables car mal adaptés à la complexité et à la variété des milieux népalais» (Smadja) et des sociétés de montagne.

Ainsi, de même que la carte ne suffit pas à l'expression des phénomènes, la recherche pluridisciplinaire, particulièrement nécessaire dans l'étude des milieux et des sociétés de montagne, ne peut envisager de produire un discours unique et finalisé qui rendrait compte de la totalité du fonctionnement de ces sociétés. Il s'agit bien plutôt de tenter d'élaborer un *corpus* de concepts et d'outils de représentation comme, par exemple, l'analyse de paysage et la technique cartographique permettant la rencontre de systèmes cognitifs cohérents et «compatibles» et l'échange de leurs connaissances.

Sociétés rurales des Andes et de l'Himalaya

Actes du colloque

«Méthodologie des recherches pluridisciplinaires sur les sociétés
rurales de montagnes - Andes et Himalaya

(Grenoble, juin 1987)

Sous la direction de

JEAN BOURLIAUD
JEAN FRANÇOIS DOBREMEZ
FRANÇOISE VIGNY

VERSANTS

DE 13-001

CEDIP OBSTOM

INV. 06701